

31/10/2014



Une semaine plus tard, besoin d'exprimer, pour ne pas oublier, pour que rien ne s'estompe avec le temps, pour exorciser ce que j'ai ressenti le soir du 25 octobre.

Je suis un étudiant de 20 qui connais les milieux militants traditionnels mais les évite depuis quelques années en raison de leur attentisme et de leur ancrage dans des schémas archaïques.

Si je me suis rendu sur la Zone A Défendre du Testet ce week-end là, c'est surtout par citoyenneté, car j'avais espoir dans le pouvoir de la société civile sur ses élus, et que je pensais que comme à Notre-Dame-Des-Landes le nombre pouvait les impressionner, les faire réfléchir. Si je connaissais les enjeux autour du barrage et la violence des forces de l'ordre envers les opposants depuis quelques mois, je n'avais pas conscience de l'aveuglement et de l'indécence des Carcenac et compagnie.

J'étais venu en tant qu'être humain poser ma pierre pour la défense de ce bout de nature. J'étais aussi venu dans avec une excitation presque enfantine d'être sur une ZAD, j'étais venu m'amuser autant que militer. Comme beaucoup je ne m'attendais pas à cette expérience de vie là.

Le « nous » qui va suivre, c'est mon amie avec qui je suis venu ce week-end au Testet et moi, ça pourrait être tout ceux qui étaient en dessous de Gazad cette nuit là.

A notre arrivée samedi soir, après le repas, nous décidons d'aller voir à l'ouest de la zone car l'on aperçoit des feux qui brûlent sur un flanc de la vallée et que l'on est curieux. On s'en rendra mieux compte le lendemain, en plein jour, mais sur le chemin on traverse un désert de copeaux de bois et de souches de plusieurs centaines de m², et ça serre le cœur.

Un kilomètre plus loin, on entend toujours la musique du camp principal, et autour de nous sont installés une dizaine de feux de bois, pour marquer que nous sommes là, nous réchauffer, y voir. Nous sommes peut être 200 à chanter, alimenter les feux, partager. Le temps passe et petit à petit les feux se rapprochent des Gendarmes Mobiles, comme pour le dire que le terrain est aussi à nous, que l'on est libre, sans faire de mal à qui que ce soit. Eux nous éclairent de leur projecteurs.

Un feu, c'est symbolique, c'est la flamme de l'espoir, la vie, la chaleur.

J'entends aujourd'hui des amis me dire « on m'a dit que les affrontements auraient pu être évité si tout le monde était resté au concert ». Certes, mais le rassemblement était

militant, et Mai 68 comme tant d'autres auraient eux aussi pu être évités. Il y aura au contraire beaucoup d'incompréhension le lendemain, envers ceux qui sont restés insouciant toute la nuit devant la musique, alors qu'un kilomètre plus loin on ne riaient pas du tout.

On sent que la tension monte, les militaires n'aiment pas ces feux qui leur font face, qui se rapprochent, alors les avertissements s'enchaînent :

« Gendarmerie Nationale, dispersez vous. Nous allons employer des grenades lacrymogènes »

Mais nous sommes pacifiques, aucun de nous ne bouge, ne caillasse. On gueule un peu, on hurle comme des loups, c'est le petit peuple de la forêt qui crie sa colère autant que son impuissance. On ne veut pas céder et sans violence, on compte bien rester là.

Après une énième sommation, on ne s'attend plus à ce que ça pète, et pourtant. La première salve noie la pente sous les lacrymo. C'est la première fois que je me fais gazer, et je n'avais jamais imaginé cette pluie de grenades. On se disperse dans tout les sens, beaucoup de nous sont surpris, déboussolés, on se regroupe plus loin, on retourne près des feux une fois que le gaz s'est dispersé. Devant, les cailloux commencent à partir sur les gendarmes.

On restera toute la nuit relativement loin des gendarmes, on ne lancera rien sur les eux ce soir, estimant que ça ne vaut pas la peine de se mettre en danger face à eux. A partir de dimanche, j'admirerai ceux qui ont eu le courage de monter face aux flics, comme un souffle d'espoir.

On alimentera donc les feux toute la nuit, soutenant les copain/copines. Le lendemain, on se sent un peu coupable de ne pas être descendu avec eux, montrer notre force à nous, ensemble.

Quelques minutes plus tard, une nouvelle annonce :

« Gendarmerie Nationale, dispersez vous, nous allons employer des grenades explosives »

Ou sommes nous ? À partir de ce moment là, on sait que l'on ne retournera plus finir la nuit à la métairie, qu'on restera devant les gendarmes.

La colline est gazée, ça pète régulièrement, et ça continuera comme ça un bon bout de la nuit. Devant les gendarmes, sur le carré damé qu'on entamé les machines, les copains/copines allument des feux, avancent eux aussi, reçoivent des lacrymo et des explosives et tir tendu, à hauteur d'homme. Chance, le vent est avec nous, et on partage les gaz avec les gendarmes.

Il faut le vivre pour savoir l'effet que ça fait de sentir une grenade péter a coté de soi. On se repli sur soi-même à chaque explosion. On regarde ou atterrira la suivante, et sans solution ça continu comme ça.

Visuellement, la scène est ahurissante. La fumée des lacrymo est colorée par les feux de bois, elle monte rouge dans le ciel.

Face à tout ce qui tombe, on a l'impression de n'avoir aucune valeur, d'être une chose indésirable qu'il faut chasser de ce terrain. On a du mal à se sentir humain. Heureusement, on est pas seul ici ce soir là, on est pleins à se soutenir. Contre toute attente on se fait vite à l'idée d'être une cible, si les premières fois ou les grenades arrivent pas loin on dégage en vitesse, une heure plus tard, on n'as plus peur quand ça tombe à 30m.

Je n'arrive toujours pas à comprendre si c'est à cause de la déshumanisation qu'on

ressent face à cette violence, on si tout devient normal vu la cadence des tirs.

Si on a acclamé ce soir les quelques feux d'artifice en direction des gendarmes, c'est par soulagement, pas par méchanceté. Soulagement de réaliser que par moment on peut aussi leur faire peur, leur retourner un peu de la violence qu'ils nous font subir et qui coûtera la vie à Rémi. Quelques pétards et feux d'artifices face à leur arsenal, c'est pas grand chose.

Quand on rentre se coucher crevé à 3h du mat', on entend encore péter des grenades, et l'incompréhension monte par rapport aux gens qui restent faire la fête. Les haut parleur lanceront un appel aux médic, pour aider les copains. Des blessés il y en eu..

Une semaine plus tard, on ne comprend toujours pas. L'état et ses représentant à bout d'arguments déploient la force et la violence comme solution, sans chercher à écouter le peuple, sans respecter qui que ce soit. Ils ont fait ce soir là des enragés.

Si je me suis retrouvé dans la ZAD ce week-end là, c'est parce qu'il ne s'agit pas de politique mais d'humanité. Personne là bas ne m'a demandé mes opinions politiques, il s'agit avant tout de lutter. Et si les modes d'actions entraînent bon nombre de dissensions, chacun est libre d'utiliser ceux qui lui semblent juste. C'est un combat de l'humain contre la machine du profit, un combat qui reflète les citoyens qui ne demandent qu'a être écoutés, qu'au respect. C'est le combat du peuple. Rémi était de ceux là, il n'est pas revenu. Nous, on en est revenus, mais une part de nos cœurs sont toujours là bas.

Alors voilà, j'ai 20 ans et j'étais venu avec mon innocence, mon engagement et ma citoyenneté, en tant qu'être humain avant tout. Avec mon mon inexpérience de la violence policière et de la répression aussi. Maintenant, et depuis une semaine, j'ai l'impression de revenir d'une nuit de guerre. Mon amie ne supporte plus les coups de fusil des chasseurs près de chez elle. Je ne supporte plus la violence et l'irrespect de l'être humain, dans les film, dans la vie.

J'ai 20 ans, et je me demande ce que peut représenter un état qui fait subir ça à sa jeunesse, à son peuple.

Désormais, ils ont fait de nos yeux des zones humides, de nos cœurs des forêts sauvages, qui leur résisterons toujours plus.

Une bouille d'ici, qui aurait pu être de là bas.